

## **LA REVUE DU MONDE LATIN ET LE BRÉSIL, 1883-1896**

**Marie-José FERREIRA DOS SANTOS**

Les historiens du Brésil n'ont pas, à première vue, l'idée d'aller fouiller une revue telle que *La revue du Monde Latin*, revue de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui n'eut qu'une bien courte vie et dont peu de gens, aujourd'hui, connaissent l'existence. Cette revue, comme l'indique son nom, naît en 1883 de la volonté d'un groupe d'hommes de définir un ensemble de pays se caractérisant par une communauté de moeurs et par un même esprit. Cette définition englobe tous les pays de l'Amérique Latine et notamment le Brésil.

L'étude de cette revue amène son lecteur à s'interroger sur la complexité des rapports entre la France et le continent sud-américain et en particulier sur l'image que la France et le Brésil peuvent se renvoyer l'un de l'autre. Parallèlement à cette problématique, la revue va, par l'originalité de sa propre histoire, permettre à une élite brésilienne de s'exprimer directement sur son propre pays pour un public français.

Ainsi, au fil de sa lecture et de son interprétation, *La Revue du Monde Latin* se révèle être non seulement une source fort intéressante en ce qui concerne l'histoire du Brésil, mais surtout elle nous laisse un témoignage écrit de l'esprit de l'élite brésilienne en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, témoignage sur son processus d'identification à travers sa relation avec la France.

La relation France-Brésil se trouve à cette époque dans un contexte tout à fait particulier. Le Brésil, en 1883, est encore une monarchie de forme constitutionnelle, où règne, depuis 1831, Dom Pedro II. La société brésilienne souffre de nombreux malaises : le maintien de l'esclavage, malgré une politique graduelle d'abolition, la colère montante de l'armée, délaissée par le gouvernement en faveur de la garde nationale ; de graves difficultés économiques enfin, car le Brésil se relève juste de deux guerres coûteuses en hommes comme en argent, les guerres contre l'Argentine (1851-1852) et contre le Paraguay (1865-1870).

En France, à l'inverse, le régime républicain, né en septembre 1870 au terme de la guerre franco-prussienne et de l'effondrement de l'Empire, s'impose et affirme sa pérennité. La France connaît alors sous la présidence de Jules Grévy (1879-1887), le régime le plus libre qu'elle ait jamais vécu.

Le second ministère de Jules Ferry (1883-1885) abolit les sénateurs inamovibles, institue l'élection des conseillers municipaux au suffrage universel, consacre la liberté de la presse, le droit de réunion, le droit de grève et d'association, fait voter la loi sur le divorce. On peut alors se demander comment peut réagir une France qui affirme son régime républicain face à cet Empire sud-américain, esclavagiste et monarchiste ?

D'une façon générale, le Brésil et sa société, nés trois siècles auparavant, étaient jugés de façon plutôt dépréciative par l'Europe, cette dépréciation se concentrant alors essentiellement autour de deux grands axes : le scandale de l'esclavage et le maintien du régime monarchique. En France, dans la mouvance des Lumières et de la presse anglaise, des campagnes pour l'abolition de l'esclavage ont lieu entre 1849 et 1888. Un décret émis le 11 février 1851, selon lequel toute personne impliquée dans la traite d'esclaves perd sa qualité de citoyen français, en témoigne. En 1866 encore, d'illustres personnages français, tels que Guizot, Montalembert et de Broglie, envoient une lettre à l'empereur du Brésil pour l'inciter à abolir l'esclavage<sup>1</sup>.

Toutefois, la relation France/Brésil ne se limite pas, en cette fin de siècle, à cette opposition imagée entre une République libérale et un Empire esclavagiste et n'échappe pas à une toute autre complexité.

Au terme de la guerre franco-prussienne, le traité de paix signé le 10 mai 1871 donnait à l'Allemagne l'annexion de l'Alsace-Lorraine et une indemnité de cinq millions de francs. Il imposait également à la France la présence d'une armée d'occupation dans une vingtaine de départements. La toute nouvelle République, proclamée le 4 septembre 1870, dut aussi faire face à la Commune (18 mars-28 mai 1871), insurrection parisienne provoquée par l'humiliation de la défaite, la misère du siège et les décisions de l'assemblée de Bordeaux qui, sans tenir compte des circonstances, venait d'ordonner le paiement des loyers et des dettes. La Commune fut sauvagement réprimée. C'est donc pour la France, en ces débuts de troisième République, un moment de crise nationale, d'isolement diplomatique, de recherche d'une nouvelle forme d'hégémonie culturelle après la défaite de 1870, la Commune, les rivalités coloniales à l'époque des impérialismes européens et du partage du monde. Même si la République s'efforce de

---

<sup>1</sup>. Carelli Mario, *Cultures croisées, histoire des échanges culturels entre la France et le Brésil de la découverte aux temps modernes*, Essais et Recherches, Paris, natnat, 1993, p. 51.

détourner l'attention vers l'expansion coloniale, l'opinion aspire de plus en plus à une revanche sur l'Allemagne <sup>1</sup>.

Ce contexte politique donne lieu, chez certains, à des discours convenus sur la fraternité latine, faisant de la France le «génie tutélaire» de cette fraternité. Ce discours permet de masquer l'isolement diplomatique français en Europe et d'occulter les problèmes internes à travers un apparent mais aussi réel rayonnement culturel international, sorte de contrepoids face à l'Allemagne.

Ce thème s'applique aussi dans la relation France/Brésil, Pierre Rivas périodise en fait la présence du Brésil en France de 1880 à nos jours en deux axes. Il situe le premier axe entre 1880 et 1920. Au cours de cette période, il explique que la présence du Brésil en France se traduit par une image lointaine mais identique de la France. L'image du Brésil pour les Français est alors l'image lointaine d'une autre France, cette idéologie s'appuyant sur ce thème de la latinité, où la France se montre la soeur aînée des Républiques latino-américaines <sup>2</sup>. *La Revue du Monde Latin* illustre parfaitement ce contexte.

Cette revue est en fait un prolongement direct du *Félibrige*, mouvement du XIX<sup>e</sup> siècle, né de la rencontre entre deux grands poètes provençaux : Frédéric Mistral (1830-1914) et Roumanille (1818-1891). Fondé en 1854 sur les bases d'une association littéraire réunissant les écrivains provençaux, son objectif initial consiste à restituer à la langue provençale son rang de langue littéraire. La création du *Félibrige* est également liée à la volonté du mentor du groupe, Roumanille, de créer «une machine de guerre» cléricale et monarchique.

Le *Félibrige* va rapidement connaître un grand succès et étendre son domaine d'influence, notamment en Catalogne. L'amitié catalane apporte aux félibres une confirmation de leur propre pensée, de leur propre volonté, celle de l'affirmation régionaliste, ce nouveau soutien va également faire naître une autre idée, l'idée latine, qui va se développer peu à peu et prendre forme

---

<sup>1</sup>. Rémond René, *Introduction à l'histoire de notre temps*, t. 2, 1815-1914, Paris, Editions du Seuil, 1974 ; Mayeur J.M., *Les débuts de la troisième république : 1871-1898*, Paris, Editions du Seuil, 1973 ; Miquel Pierre, *La troisième République*, Paris, Fayard, 1989.

<sup>2</sup>. Rivas Pierre, *Le Brésil dans l'imaginaire français : tentations idéologiques et récurrences mythiques (1880-1980)*, in *Images réciproques du Brésil et de la France*, IHEAL, 1991, p. 119.

autour de l'amitié fraternelle et culturelle des pays latins. En 1870, la guerre franco-prussienne va accélérer l'évolution de l'idée félibréenne vers l'idée latine. Devant les menaces du pangermanisme, du panslavisme, l'amitié catalano-provençale va céder de plus en plus sa place au panlatinisme, ce qu'on pourrait traduire par une réelle volonté de rassemblement des peuples latins.

Charles de Tourtoulon, fondateur de *La Revue du Monde Latin*, membre très actif du mouvement félibréen depuis ses débuts et farouche partisan de l'idée latine, annonce la création de la revue comme «*un nouveau développement de l'idée félibréenne*»<sup>1</sup>. Il se préoccupa surtout de forger pour l'idée latine un instrument efficace de diffusion. Il évoque ainsi les raisons qui l'amènent à créer cette revue : «*Je souhaite faire connaître les peuples et les pays latins dans leur présent et dans leur passé, rechercher, concilier, et défendre leurs intérêts divers, préparer leur union permanente dans un dessein de paix générale, que soient préservés en commun les progrès matériels, moraux et intellectuels des pays latins*»<sup>2</sup>.

C. de Tourtoulon, comme F. Mistral, ont toujours tenu *La revue du Monde Latin*, comme le *Félibrige*, loin de toute compromission politique. Ils préconisent plutôt le rassemblement culturel, utopique, des pays latins, sans pour autant imaginer la possibilité d'une réelle confédération politique<sup>3</sup>. D'autres groupes politiques plus radicaux, comme celui de la *Lauseto* de Xavier de Ricard et d'Auguste Fourès, qu'on appelait «les rouges du midi» s'en chargeaient<sup>4</sup>.

Le 25 septembre 1883 paraît le premier numéro de la revue. Elle est alors dirigée par un comité de direction que préside C. de Tourtoulon. Il s'agit d'une revue mensuelle, d'environ 130 à 140 pages. C'est à la fois une revue littéraire, historique, politique, économique et scientifique. A la fin de chaque numéro, le directeur de la revue écrit son bulletin de politique et de diplomatie —sorte d'éditorial— où celui-ci relate les derniers événements politiques survenus dans les divers pays latins. Le dénominateur commun des pays appartenant au monde latin, selon l'idéologie panlatiniste, repose

---

<sup>1</sup>. Lettre de Charles Tourtoulon adressé à F. Mistral datée du 30 septembre 1882.

<sup>2</sup>. Terra J. Fernandes da Silva, *Indice da « Revue du Monde Latin » 1883-1896*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1962, p. 7-8.

<sup>3</sup>. Jouveau René, *Histoire du Félibrige*, t. 1 : 1876-1914, Nîmes, Imprimerie Bene, 1971, p. 53 et p. 96.

<sup>4</sup>. Barthes Roger, *L'idée latine*, Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes, 1962, p. 12.

non seulement sur la langue d'origine latine, mais aussi sur ce que les panlatinistes qualifient «d'esprit latin»<sup>1</sup>. C. de Tourtoulon caractérise le monde latin par sa communauté séculaire de moeurs, d'institutions religieuses et politiques. Le Brésil, comme les autres pays d'Amérique latine d'ailleurs, est englobé dans cette définition. Mais l'histoire de cette revue va donner au Brésil une place de tout premier choix. Ce sont des Brésiliens qui vont la diriger, participer de façon active à son élaboration, et vont donc, par là-même, être libres de s'exprimer sur leur pays pour un public français. Dans ce contexte «panlatiniste», quelle image du Brésil vont-ils vouloir donner ?

En guise d'introduction du numéro de décembre 1885, C. de Tourtoulon écrit : «*J'ai lâché le gouvernail aux Brésiliens*»<sup>2</sup>.

Celui-ci désigne en fait deux personnages qui jouent un rôle essentiel : F. Santa Anna Nery et le comte de Barral.

F. Nery appartient non seulement au comité de direction qui fonde la revue, mais il participe également à son financement en 1883. Italien d'origine, il est né au Brésil, mais a fait une grande partie de ses études en France. Il se révèle, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, être le véritable ambassadeur du Brésil en France. Il est, entre 1881 et 1883, rédacteur en chef du journal *La Voix du Brésil*, seule parution sud-américaine, éditée à Paris, en langue française ; correspondant parisien du *Jornal do Comercio* de Rio de Janeiro de 1883 jusqu'à sa mort en 1901. A l'occasion de l'exposition internationale de 1889, il joue le rôle de coordinateur dans l'organisation du pavillon brésilien, rôle pour lequel il est fait chevalier de la légion d'honneur et, peu après, Dom Pedro II, déjà en exil, lui octroie le titre de baron. Membre de l'Institut d'Histoire et de Géographie du Brésil, F. Nery témoigne aussi, durant toute sa carrière de journaliste et d'écrivain, de beaucoup d'efforts pour faire connaître son pays par l'intermédiaire de conférences, de publications d'articles, de créations de sociétés. Il écrit surtout entre 1880 et 1901 un nombre important d'ouvrages consacrés aux problèmes socio-économiques du Brésil<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup>. Introduction *R.M.L.*, mars 1895, t. 38.

<sup>2</sup>. Terra J. Fernandes da Silva, *Indice da "Revue du Monde Latin" 1883-1896*, op. cit., p. 10.

<sup>3</sup>. Nery F. de Sta Anna, *Folklore brésilien*, Paris, Perrin, 1889 ; *Les Indiens et le peuplement de l'Amérique chaude*, Paris, Hôtel des Sociétés Savantes, 1898 ; *Le pays des Amazones, l'Eldorado, les terres à caoutchouc*, Paris, L. Frinzone, 1885 ; *Guide*

Le comte de Barral est le petit-fils de Domingos Borges de Barros, né le 10 octobre 1779 en la paroisse de São Pedro de Rio Fundo, district de Santo Amaro, dans le Recôncavo de Bahia. Son père était Francisco Borges de Barros, propriétaire et colonel des milices locales, et sa mère Luisa Clara de Santa Rita. Jeune, Domingos Borges de Barros avait fait des études de droit à Coimbra au Portugal, où il obtint son diplôme de fin d'étude en 1804. Revenu au pays, il épousa Maria do Carmo Gouveia de Portugal, de laquelle il eut une fille, Luiza Margarida Portugal Borges de Barros, née le 13 avril 1816 à Salvador de Bahia et décédée à Paris le 13 janvier 1891.

Domingos Borges de Barros fut député aux Cortès de Lisbonne en 1820, ministre plénipotentiaire en France après la proclamation de l'indépendance et sénateur de l'Empire de 1826 à sa mort, en 1855. En 1829, il prit le titre de vicomte de Pedra Branca. Il était Grand de l'Empire et veneur de la Maison Impériale.

Sa fille, Luiza Margarida, qui avait passé une partie de sa jeunesse et de son enfance à Paris, épousa en 1837 Jean Horace Joseph Eugène, comte de Barral, marquis de Montferrat, marquis de la Batie d'Arvillars, famille de vieille noblesse française. La comtesse de Barral, faite comtesse de Pedra Branca en 1864, était une grande amie du couple impérial, égérie de Dom Pedro II et préceptrice des princesses impériales Isabel et Leopoldina. Lors de la chute de l'Empire, elle accompagna la famille royale dans son exil.

Le comte de Barral, son fils, naît au Brésil et y vit une partie de sa jeunesse. Lorsqu'on connaît son ascendance paternelle, on devine aisément l'attachement affectif et politique qui le lie au Brésil et à la famille impériale.

En novembre 1885, après l'abandon de la revue par C. de Tourtoulon, le comte de Barral en reprend la direction. Il gardera cette fonction jusqu'en 1893. F. Nery est, lui, nommé rédacteur en chef de la revue en novembre 1885 et le restera jusqu'en mai 1888. Cette présence brésilienne au sein de la direction de la revue donne, on l'imagine, un poids important au sujet Brésil. D'autant plus que d'autres Brésiliens sont amenés à écrire des articles sur le Brésil : le député Perreira da Silva <sup>1</sup>, l'homme politique bahianais Francklin Doria <sup>2</sup>.

---

*de l'émigrant du Brésil*, publié par les soins du syndicat du comité franco-brésilien pour l'exposition universelle de 1889.

<sup>1</sup>. « L'Europe et l'Amérique », *R.M.L.*, septembre 1883, t. 1, p. 29-49.

<sup>2</sup>. « Les Cortès portugaises et l'indépendance du Brésil », *R.M.L.*, novembre 1887, t. 13, p. 809-826.

Ainsi, sur une période qui s'étend de 1883 à 1892, 19 articles sont consacrés au Brésil dans la revue. Chiffre qui a son importance si l'on compare avec d'autres revues : dans la *Revue des Deux Mondes*, revue de tout premier ordre du XIX<sup>e</sup> siècle, qui s'était donné pour but d'être un «journal de voyages, de l'administration, des moeurs chez les différents peuples du globe»<sup>1</sup>, on dénombre environ 40 articles sur le Brésil sur une période cinq fois plus longue, soit de 1830 à 1880. Sur l'ensemble de ces 19 articles sur le Brésil, une large majorité concerne des problèmes économiques et sociaux.

L'un des grands soucis des Brésiliens est alors de présenter le Brésil comme un pays ouvert au progrès, aux investissements étrangers et à l'émigration européenne. Ils veulent à tout prix démontrer que la société brésilienne est une société pacifiée, stable, régie par des lois justes et libérales, l'image du Brésil, comme on l'a vu précédemment, se heurtant à trois obstacles prédominants<sup>2</sup> :

—la persistance de l'esclavage,

—l'organisation politique impériale et monarchiste, les préférences du public financier français se tournant plutôt vers les jeunes Républiques, telles que la confédération d'Argentine.

—la grande méfiance d'éventuels émigrés européens vis-à-vis de la société brésilienne et de ses conditions de vie. Ce n'était pas sans raison. Le maintien de l'esclavage au Brésil bloquait toute définition d'une politique d'immigration. Dans les régions où le travail esclave prédominait, les élites au pouvoir regardaient avec méfiance l'immigré européen qu'ils percevaient comme un aventurier venant au Brésil à la recherche du pouvoir et de la propriété territoriale. Les grands propriétaires terriens, obligés de trouver de nouveaux bras pour faire face à l'abolition graduelle de l'esclavage<sup>3</sup>, avaient la réputation de souvent maltraiter les immigrés européens, de les traiter comme des esclaves<sup>4</sup>.

A la lecture de la revue, l'un des premiers soucis de F. Nery ou du comte de Barral est en effet de donner du Brésil et de sa société une image

---

<sup>1</sup>. Dantas Luiz, « La présence et l'image du Brésil dans la "Revue des Deux Mondes" », dans *Images réciproques du Brésil et de la France, op. cit.*, p. 131.

<sup>2</sup>. Araujo Maria Gloria Machado de, *La "Voix du Brésil", le "Brésil, courrier de l'Amérique du sud". Naissance de la presse brésilienne à Paris : 1881-1907*, Mémoire de maîtrise, Université de Paris IV, 1991.

<sup>3</sup>. Loi du ventre libre (1871) ; loi des sexagénaires (1885).

<sup>4</sup>. Carelli Mario, *Culture Croisées...*, *op. cit.*, p. 111.

accueillante, celle d'un pays ouvert aux investissements et à l'émigration européenne.

On trouve ainsi dans la revue des articles qui sont clairement à vocation mercantile. Voilà ce qu'on peut y lire :

—«*Voilà ce qu'est ce Pará, et quand on a étudié les chiffres, éloquents dans leur aridité, on comprend l'enthousiasme de tous ceux qui envisagent le passé, le présent et l'avenir de cette région*»<sup>1</sup>.

—«*La population, les finances de l'Etat, le bien-être matériel, la situation intellectuelle et morale des citoyens se sont améliorés au Brésil dans des proportions presque inconnues ailleurs, si ce n'est dans les Etats-Unis de l'Amérique du nord*»<sup>2</sup>.

—«*Il (le Brésil) ne lui suffit pas de posséder l'une des plus libérales constitutions du monde moderne et un souverain à la hauteur de ses aspirations, il s'efforce sans relâche de perfectionner les institutions politiques qu'il s'est données, en les mettant au niveau des nécessités nouvelles de son évolution sociale. Il ne se contente pas d'être l'un des pays les plus riches du globe en productions naturelles. Il assure sa prospérité intérieure en multipliant les voies de communication, et en reliant les provinces les plus lointaines aux principaux marchés de son vaste littoral... Les capitaux sont sûrs d'y trouver une sécurité proverbiale et une rémunération inconnue dans le vieux monde... L'immigration allemande, suisse, portugaise et italienne a trouvé dans cet Empire l'aisance et le bien-être*»<sup>3</sup>.

—«*L'Amérique latine doit être la grande ressource des nations latines de l'Europe, leur nouvelle patrie d'émigration, le vaste débouché de leurs produits*»<sup>4</sup>

—«*Nous avons rêvé de donner aux latins d'Europe, dont nous ne voulions plus sans doute comme maîtres, mais que nous souhaitions de plus en plus comme frères, de grandes étendues de terre à mettre en valeur côte-*

---

<sup>1</sup>. Nery F. de Sta Anna, « La place de Pará », *R.M.L.*, décembre 1887, t. 13, p. 973.

<sup>2</sup>. Nery F. de Sta Anna, « L'Empire du Brésil », *R.M.L.*, janvier 1884, t. 2, p. 96.

<sup>3</sup>. Nery F. de Sta Anna, « Les aborigènes du Brésil, à propos de l'exposition d'anthropologie brésilienne de Rio de Janeiro », *R.M.L.*, septembre 1883, t. 1, p. 68-70.

<sup>4</sup>. Nery F. de Sta Anna, « L'empire du Brésil », *R.M.L.*, novembre 1883, t. 1, p. 357.

à-côte avec nous, de grandes transactions à effectuer en commun, de grandes libertés à partager avec nos concitoyens»<sup>1</sup>.

A travers ces deux dernières citations, l'auteur souligne le but initial de la revue, celui du rassemblement des peuples latins, pour attirer d'éventuels investisseurs ou émigrés européens. Il utilise ainsi le but idéologique de la revue pour servir les intérêts du Brésil.

Toutefois, le discours panlatiniste des Brésiliens ne peut être réduit à de seuls objectifs économiques. Il correspond aussi à la volonté réelle de l'élite brésilienne de s'apparenter à l'élite européenne, et notamment française. En ce qui concerne les rapports culturels franco-brésiliens, Mario Carelli parle de «colonisation par les idées»<sup>2</sup>.

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, dans une stratégie de mutation politique et sociale, le Brésil a été fortement influencé par les modèles français, influence d'autant plus forte que ce pays souffrait d'une forte lusophobie et était animé par une volonté réelle de se dégager de l'emprise politique et culturelle du Portugal.

Afonso Arinos de Mello Franco a montré de quelle manière les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont directement influencé les mouvements d'indépendance dans le nouveau monde. Par exemple, en 1794, le vice-roi brésilien, le comte de Resende entreprit une enquête sur les membres de la «Sociedade Literaria do Rio do Janeiro», car il craignait qu'une révolte se fomentât contre la couronne. Au terme de l'enquête, l'ensemble des dix membres fut accusé de lire «les gazettes françaises et autres discours sur la liberté».

La principale tentative de libération du Brésil avant son indépendance, la conspiration de Minas (*Inconfidência Mineira*) adopta les mêmes idéaux d'inspiration philosophique avec des lieux républicains. Cette conspiration avait d'ailleurs été organisée en partie par trois jeunes Brésiliens, étudiants à Montpellier<sup>3</sup>.

Oliveira Lima, dont l'oeuvre constitue une des grandes étapes de l'historiographie brésilienne, confirme lui aussi l'influence française dans la

---

<sup>1</sup>. Nery F. de Sta Anna, «L'Amérique latine et les États de l'Amérique du nord», *R.M.L.*, novembre 1886, t. 10, p. 317.

<sup>2</sup>. Carelli Mario, *Culture croisées...*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>3</sup>. *Ibidem*, p. 44.

vie politique et culturelle du Brésil. Il écrit notamment : «...me bornant à attirer votre attention sur la persévérance des convoitises de la France d'autrefois, relativement à cette région, qu'elle était destinée à dominer un jour par l'intelligence et par le sentiment»<sup>1</sup>.

O. Lima démontre également que tous les grands événements politiques français des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle ont eu une influence directe ou indirecte sur la vie politique du Brésil : les événements de 1789 en France inspirèrent la conspiration de Vila Rica la même année, les trois glorieuses de 1830 amenèrent au Brésil l'avènement du régime monarchique constitutionnel, enfin, la proclamation de la troisième République en France en 1870 provoqua au Brésil, la même année, l'organisation du parti républicain<sup>2</sup>.

L'élite brésilienne, ayant conscience des images françaises souvent dévalorisantes à son égard par rapport aux modèles incontestés de développement à l'européenne, se pense parfois *afrancesada* et est tentée de «singer» le modèle français. Aussi peut-on considérer que l'élite brésilienne intègre parfaitement le discours panlatiniste auquel recourt assez souvent l'équipe brésilienne dans la revue. Il est en quelque sorte le reflet de la volonté de l'élite brésilienne de se conformer aux modèles français. Rappelons qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Italie est pour le Brésil un symbole vivant de latinité. A ce sujet, Machado de Assis écrit : «*Quelle nation ! Une de celles que la providence des nations destine à être le guide de la race latine pour la conduire à travers les siècles à la perfection morale et intellectuelle dont elle est capable*»<sup>3</sup>.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Brésil se démarque progressivement des modèles européens pour créer ses propres institutions, ses propres courants artistiques et philosophiques. L'élite brésilienne affirme sa «brésilianité», proclame une forme de conscience nationale. Mais cette mutation ne se fait pas contre les influences françaises. O. Lima souligne la participation importante de l'influence française dans la formation de la nationalité brésilienne.

Cette affirmation progressive d'une conscience nationale brésilienne se concrétise peu à peu par une réelle volonté de l'élite brésilienne de vulgariser

---

<sup>1</sup>. Lima Oliveira, *Formation historique de la nationalité brésilienne*, Paris, Garnier Frères, 1991, p. 6.

<sup>2</sup>. *Ibid.*, p. 113.

<sup>3</sup>. Bizzari Edoardo, *Machado de Assis e a Italia*, São Paulo, 1961, p. 38.

les données, non seulement économiques, mais aussi socio-culturelles du Brésil en France, comme par le rappel d'événements historiques qui ont été l'affirmation de la nationalité brésilienne.

F. Nery montre ainsi un réel désir de propager une connaissance ethno-sociologique de son pays. A ce titre, il réalise pour la revue un article sur les aborigènes brésiliens<sup>1</sup>, au travers duquel il a déjà le mérite de vulgariser différents travaux scientifiques de maîtres brésiliens en la matière<sup>2</sup>. Il y décrit successivement la vie des aborigènes, leurs moyens de subsistance, leurs croyances religieuses, les musiques et les danses indiennes.

C'est un sujet sur lequel travaille beaucoup F. Nery. On apprend dans la revue<sup>3</sup> que celui-ci a fait paraître un ouvrage en français sur le «folklore brésilien»<sup>4</sup>, le terme folklore est ainsi défini en 1889 par le comte de Puymaigre : «*Le folk-lore, puisque tel est le nom cosmopolite dans lequel on est universellement convenu de rassembler tout ce qui appartient aux croyances, aux usages, aux superstitions et aux littératures populaires*»<sup>5</sup>. F. Nery consacre cet ouvrage à l'étude des romances brésiliennes, des contes populaires, des poésies narratives, à la musique et à la danse des indiens.

F. Nery est aussi l'un des fondateurs de la Société Internationale d'Etudes Brésiliennes<sup>6</sup>. Cette société est, certes, un moyen de propagande pour le Brésil, notamment par le truchement d'expositions de produits brésiliens. Mais elle offre en même temps un centre culturel du Brésil à Paris : elle propose les seuls cours de portugais gratuits à Paris et possède en même temps une bibliothèque ouverte au grand public.

En novembre 1889, F. Nery écrivait : «*Malgré de savants travaux publiés sur notre pays, nous demeurions aussi inconnus que méconnus... on ne connaissait guère du Brésil que le Brésilien d'opérettes, la fièvre jaune et les serpents à sonnette*»<sup>7</sup>. F. Nery s'applique de toute évidence à corriger

---

<sup>1</sup>. Nery F. de Sta Anna, « Les aorigènes du Brésil... », *op. cit.*, pp. 68-97.

<sup>2</sup>. *Ibid.*, pp. 76-78.

<sup>3</sup>. Puymaigre (Comte de), « Folk-lore brésilien », *R.M.L.*, mars 1889, t. 17, pp. 380-384.

<sup>4</sup>. Nery F., *Folk-lore brésilien*, Paris, Perrin, 1889.

<sup>5</sup>. Puymaigre (Comte de), « Folk-lore brésilien », *op. cit.*, p. 380.

<sup>6</sup>. Barral (Comte de), « La Société Internationale d'Etudes Brésiliennes », *R.M.L.*, novembre 1887, t. 13, pp. 908-915.

<sup>7</sup>. *R.M.L.*, novembre 1889, t. 19, pp. 349-350.

cette image, souhaite faire connaître aux Français les particularismes de la culture brésilienne. Tout au long de sa carrière, il se montre comme un précurseur de l'ethno-sociologie brésilienne.

Parmi les articles relevant du domaine historique, que l'on peut trouver dans la *Revue du Monde Latin*, deux sont particulièrement intéressants pour ce qu'ils reflètent de l'esprit de l'élite brésilienne.

Francklin Doria, conseiller politique bahianais, consacre ces deux articles à l'histoire de l'indépendance brésilienne<sup>1</sup>. Ceux-ci ne constituent pas, à proprement parler, une source d'informations historiques originales sur cet événement. Le style d'écriture de F. Doria est plus littéraire et plus allégorique qu'historique. Ces deux articles révèlent plutôt la volonté de cet homme politique de faire connaître aux Français, au travers de cet épisode, l'affirmation de l'unité du peuple brésilien et l'éveil d'une conscience nationale face à la menace d'une recolonisation d'une patrie, qui ne se voulait plus portugaise, mais bien brésilienne. Il écrit par exemple :

—«*L'ancien despotisme voulait que nous fussions un peuple mêlé et hétérogène, sans nationalité, sans fraternité, afin de mieux nous garder dans l'esclavage*»<sup>2</sup>.

—«*Au spectacle de l'aurore de la liberté tant souhaitée, les coeurs se gonflaient de joie et l'enthousiasme qui débordait sous toutes les formes trouva sa magnifique expression dans le chant intitulé : hymne constitutionnel brésilien, écrit par Evaristo da Veiga, très jeune alors, et dont la musique est attribuée à Dom Pedro de Alcantara lui-même. Les coeurs brésiliens battent encore aux souvenirs glorieux évoqués par l'immortel cantique, qui est aujourd'hui notre hymne national, et qui commence ainsi :*

<i>Já podeis, da patria filho</i>	(Déjà, fils de la patrie
<i>Ver contente a mãe gentil</i>	Vous pouvez voir heureuse notre mère
<i>Já raiou a liberdade</i>	Déjà, sur l'horizon du Brésil,
<i>No horizonte do Brasil</i>	A lui l'aurore de la liberté) <sup>3</sup> .

F. Doria insiste sur cette idée de l'unité du peuple brésilien, malgré son métissage, devant l'urgence de la cause : «*Bientôt des bandes d'indiens*

<sup>1</sup>. Doria Francklin, « Les Cortès portugaises et l'indépendance du Brésil », *R.M.L.*, novembre 1887, t. 13, pp. 809-826 ; « La guerre d'indépendance au Brésil », *R.M.L.*, février 1889, t. 14, pp. 219-227.

<sup>2</sup>. Doria Francklin, « Les Cortès portugaises... », *op. cit.*, p. 812.

<sup>3</sup>. *Ibid.*, pp. 825-826.

vinrent se grouper autour de ces bataillons involontaires, suivies dans la mêlée par les femmes de leur tribu»<sup>1</sup>. F. Doria accorde à l'empereur brésilien, Dom Pedro I<sup>er</sup>, d'avoir été, dans cet épisode historique, «la révélation supérieure d'un état d'âme collectif»<sup>2</sup>.

Tous les Brésiliens qui collaborent à la revue sont, en fait, de farouches partisans de la monarchie brésilienne. Ils considèrent Dom Pedro II comme étant le garant de l'unité brésilienne et de la cohésion sociale du Brésil. Le comte de Barral écrit par exemple : «La monarchie est la seule force qui puisse maintenir intacte l'unité brésilienne»<sup>3</sup>. Aussi, à la chute du régime monarchique et à l'avènement de la République en 1889, celui-ci s'insurgera contre «la soudaine et inexplicable révolution de Rio de Janeiro»<sup>4</sup>, attribuant la chute du régime à deux causes principales d'une part à une politique partisane trop agitée et d'autre part, à l'immaturité du peuple brésilien<sup>5</sup>. Après 1889, les articles consacrés au Brésil se raréfient, ce désintérêt soudain étant sans aucun doute à mettre en corrélation avec l'intérêt croissant de l'ensemble de ceux qui font la revue pour défendre la cause monarchiste.

La *Revue du Monde Latin* est en effet, tout au long de son existence, l'organe d'un panlatinisme conservateur, accueillant difficilement tous progrès républicains. En ce qui concerne le Brésil, à aucun moment, elle ne s'écarte de cette ligne et affiche, de plus en plus, une tendance politique pro-monarchiste. En mai 1888, le comité de direction de la revue, sous la responsabilité du comte de Barral, affirme vouloir faire de la revue «le champion dévoué et militant de la foi monarchique»<sup>6</sup>. En 1895, la revue consacre une étude importante sur la formation des classes supérieures de la société française, contenant le recensement des familles nobles et des familles patriciennes de la France, recensement établi par la Société Héraldique et Généalogique de France<sup>7</sup>. Après la proclamation de la République brésilienne en 1889, les seuls articles portant sur le Brésil sont

---

<sup>1</sup>. Doria Fracklin, « La guerre d'indépendance au Brésil », *op. cit.*, p. 221.

<sup>2</sup>. Doria Francklin, « Les cortès portugaises... », *R.M.L.*, janvier 1887, t. 22, p. 267.

<sup>3</sup>. *Bulletin politique et diplomatique*, *R.M.L.*, janvier 1890, t. 11, p. 121.

<sup>4</sup>. Barral (Comte de), « Le Brésil à l'exposition de 1889 », *R.M.L.*, décembre 1889, t. 19, p. 491.

<sup>5</sup>. *Bulletin politique et diplomatique*, *R.M.L.*, octobre 1890, t. 22, p. 267.

<sup>6</sup>. *R.M.L.*, mai 1888, t. 15, memento, pp. 1-2.

<sup>7</sup>. Annexe *R.M.L.*, 1895, t. 35, 36 et 37.

deux articles consacrés au règne de Dom Pedro II, l'un comme l'autre ne tarissant pas d'éloges sur l'homme qu'était le souverain et sur toute son action <sup>1</sup>. Sous couvert d'une idéologie panlatiniste, la *Revue du Monde Latin* apparaît ainsi comme un instrument de la propagande monarchiste.

Toutefois, l'un des aspects les plus originaux de *La Revue du Monde Latin* consiste, sans aucun doute, dans le témoignage qu'elle nous laisse sur l'esprit de l'élite brésilienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, témoignage qu'on peut assimiler à celui d'Oliveira Lima dans la série de conférences qu'il donne à la Sorbonne en 1911 sur la formation historique de la nationalité brésilienne <sup>2</sup>. Titre évocateur, qui montre une volonté certaine de faire connaître le Brésil, de corriger la populaire image du «pays des serpents à sonnette», d'affirmer la brésilianité, forme naissante de conscience nationale s'inscrivant ainsi dans ce processus d'identification du Brésil qui, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cherche à se démarquer progressivement des modèles européens pour créer ses propres institutions, ses propres courants artistiques et philosophiques. *La Revue du Monde Latin* témoigne sans aucun doute de cette mutation culturelle qui se radicalisera en 1922 avec le mouvement moderniste.

\* \*  
\*

### Sources

—*Annuaire de la presse française*, fondateur Emile Mermet, 1881-1907.

—*Revue du Monde Latin*, (bibliothèque parisiennes) : Bibliothèque nationale (Z 2670, 1883-1901) incomplet ; Bibliothèque Sainte-Geneviève (HJj 35, 1883-1901), incomplet ; Bibliothèque de l'Arsenal (Jo 20965, mai 1892-février 1893) ; Bibliothèque de l'Institut de France (BY 346B, 1883, 1886-1892, 1895-1896) ; Bibliothèque de l'Institut Catholique (A. 11327, 1883-

---

<sup>1</sup>. F.A.D. Trindade, « Dom Pedro II et son règne », *R.M.L.*, mai 1890, t. 21, pp. 80-103. Le Noir henri, « Dom Pedro II, Empereur du Brésil », *R.M.L.*, janvier 1892, t. 26, pp. 92-100 ; février 1892, t. 26, pp. 193-200 ; mars 1892, t. 26, pp. 298-304 ; avril 1892, t. 26, pp. 384-396 ; mai 1892, t. 27, pp. 516-522.

<sup>2</sup>. Lima Oliveira, *Formation historique de la nationalité brésilienne*, Paris, Garnier Frères, 1911.

1892). Les revues ont été reliées par trois numéros. Un tome correspond donc à trois numéros.

—*Revue des Deux Mondes*, 1829-1944 (Bibliothèque de la Sorbone, P450 in 8°)

### **Bibliographie**

ARAÚJO Maria da Gloria Machado de, *La "Voix du Brésil", le "Brésil, courrier de l'Amérique du Sud". Naissance de la presse brésilienne à Paris 1881-1907*, Paris, Mémoire de maîtrise, Université de Paris IV, 1991.

BARTHE Roger, *L'idée latine*, Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes, 1962.

BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GOIRAL Pierre, TERROU Fernand, *Histoire de la presse française*, t. 3, de 1871 à 1940, Paris, PUF, 1972.

BRAIBAN C., *Catalogue de l'exposition France-Brésil, organisé par les archives nationales de France*, Hôtel de Rohan, Paris, 1955.

BROGLIE G. de, *Histoire politique de la revue des Deux Mondes*, Librairie Académique, Perrin, 1979.

CARELLI Mario, *Culture croisées, histoire des échanges culturels entre la France et le Brésil de la découverte aux temps modernes*, Paris, Nathan, Essais et Recherches, 1993.

CARELLI M., THERY H., ZANTMANN A., *France-Brésil, bilan pour une relance*, Paris, Entente, 1986.

CARVALHO José Murilo, *Un théâtre d'ombres. La politique impériale au Brésil*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990.

HOLLANDA Sergio Buarque de, *Historia geral da civilização brasileira*, t. II, *O Brasil monárquico*, Livre 4, *declínio e queda do Império*, São Paulo, Rio, Difel, 1976.

JOUVEAU René, *Histoire du Félibrige*, t. 1, 1876-1914, Nîmes, Imprimerie Bene, 1971.

LEDRE Charles, *Histoire de la presse. Les temps et les destins*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1958.

LIMA Oliveira, *Formation historique de la nationalité brésilienne : série de conférences*, Paris, Garnier Frères, 1911.

LIMA-BARBOSA M. de, *Les Français dans l'histoire du Brésil*, Paris, Blanchard, 1923.

MARIETON Paul, *L'idée latine, Charles de Tourtoulon*, Lyon, 1883.

MARTEL Philippe, *Félibres et Félibrige. 1876-1947, radioscopie d'une organisation*, Université de Paris VIII, Cahier de Recherches, 1984.

MAYEUR J.M., *Les débuts de la troisième République : 1871-1898*, Paris, Ed. du Seuil, 1973.

MAZEDIER René, *histoire de la presse française. De Théophraste Renaudot à la IV<sup>e</sup> République*, Paris, Editions du Pavois, 1945.

MIQUEL Pierre, *La troisième République*, Paris, Fayard, 1989.

PARVAUX Solange et MOUROZ Jean-Revel (coord.), *Images Réciproques du Brésil et de la France*, t. 1, IHEAL, Actes du colloque organisé dans le cadre du projet France-Brazil, Paris, 1991. Voir en particulier CARELLI Mario, *Evocation cavalière des images du Brésil en France. "Un héritage ambigu"*, pp. 99-109. DANTAS Luiz, *La présence et l'image du Brésil dans la "Revue des Deux Mondes"*, pp. 131-139. RIVAS Pierre, *Le Brésil dans l'imaginaire français : Tentations idéologiques et récurrences mythiques*, pp. 119-125.

REMOND René, *Introduction à l'histoire de notre temps*, t. 2, 1815-1914, Paris, Ed. du Seuil, 1974.

TERRA José Fernandes da Silva, *Indice da "Revue du Monde Latin", 1883-1896*, Lisbonne, fondation Caloustse Gulbenkian, 1962.